

Tiers Livre, les mardis | saison 3 #32

*mardi 22 juin 2026*

*à partir d'Annie Ernaux,  
« Les armoires vides », 1974*

*ATELIER REPRIS  
DANS LE CADRE DU CYCLE  
« LE LIVRE COMME FICTION », #06*

<i>Perle V.</i> .....	3
<i>Carole T.</i> .....	5
<i>Olivia S.</i> .....	7
<i>Khedidja B.</i> .....	9
<i>Émilie M.</i> .....	11
<i>Betty G.</i> .....	13
<i>Gislaine A.</i> .....	15
<i>Alexia M.</i> .....	18
<i>Léa D.</i> .....	21
<i>Noëlle B.</i> .....	23
<i>Geneviève F.</i> .....	24
<i>Mathilde T.</i> .....	26
<i>Nicolas H.</i> .....	28
<i>Monika E.</i> .....	34
<i>Catherine C.</i> .....	36
<i>Yael U.</i> .....	38
<i>Gilda G.</i> .....	42
<i>Hélène B.</i> .....	44
<i>Jacques de T.</i> .....	46

La place qu'il prend. Pourtant le livre n'est pas si grand puisqu'il tient sur la table de chevet. Le personnage doux-malin, sa cape sa couronne. Doumalin pourrait être un surnom, une autre identité pour quand il veut être incognito. Si je l'imagine masqué ça ne marche pas, ça le pervertit. Doumalin est naïf mais sincère, il est droit puisque sincère, incapable de mensonge. Je me suis demandée si c'était bien lui l'auteur-enfant derrière le personnage, s'il suffisait de trouver une vieille photo de l'auteur-enfant et de la décalquer sur le portrait couleur de la couverture. Un peu pour voir. Mais je n'ai pas trouvé. La voix de l'auteur-adulte ne colle pas sur celle du personnage-enfant, il y a un décalage, un effet retard et quand même persiste un sentiment de cousinage. Et puis est venu s'intercaler entre la voix de Gérard Philippe, alors je reste au bord du livre. Pour y entrer à nouveau je suis bien obligée de me boucher les oreilles. Cette voix d'acteur c'est trop, trop brillant, aveuglant, même s'il y a la douceur et le velouté, mais non ça ne se peut pas, ce n'est pas la voix du personnage. Trop mature, trop dense, trop profond. Il sépare le personnage-enfant de son auteur, il faut les réunir et éteindre le disque, et tourner les pages, lire, lire. Lire les mots qui sont comme des étoiles, comme les astres ou les planètes du livre (je ne fais pas la différence). Lire c'est unir l'enfant et l'auteur, son double. Et dans le dédoublement, un scintillement des mots. Ce que dit l'enfant, ce qu'écrit l'auteur me tient en haleine à chaque fois. Charmée comme par un serpent. Apprivoisée par l'écriture. Écrire c'est

dessiner, c'est presque pareil. C'est dissimuler un éléphant dans un chapeau sans que soi que ce soir s'en rende compte, tout se passe ailleurs : dans ma tête bien sûr qui est celle de l'enfant. Il y a une translation de son esprit dans le mien. Soit un ensemble A et un ensemble B. C'est à l'intersection, une histoire d'inclusion de mots qui jongleraient de l'enfant à moi, de son cerveau au mien. J'écris, c'est à dire je dessine des mots, je trace, et ça raconte des histoires comme des bd, et parfois je dessine une caisse et je fais parler un mouton à l'intérieur. Avec des mots.

Impossible de me souvenir des héroïnes de mon enfance, les *Martine* et les *Caroline* ne m'intéressaient guère, je les trouvais lourdes ne les voyant jamais un stylo à la main.

La seule qui a marqué mon enfance et ma vie tout court, c'est Anne, Anne Frank. Je l'ai rencontrée, un soir, dans la bibliothèque de ma mère. Dans son Édition Calmann Lévy, bleue et blanche, avec une photo ovale en noir et blanc elle me souriait. Un volume juste jauni, confié à ma mère, transmis par une amie d'amie revenue des camps, offert comme un trésor à transmettre, dans une enveloppe en papier Kraft avec l'inscription manuscrite « Pour Adèle ». Même si j'étais déjà une grande de onze ans, il m'était très difficile de lire seule le journal d'Anne. Vivre cette lecture était, un devoir de mémoire, une épreuve du feu, un voyage initiatique, au pays de l'injustice et de l'antisémitisme, alors c'est ma mère qui me le chuchotait à voix basse comme on lui avait lu à la sortie du livre en 1947. Et chaque soir, elle me racontait encore et encore d'autres histoires, celles de ces amies de travail qui étaient revenue des camps, stériles mais vivantes, violées, puis sauvées, ou cachées.

Le plus marquant, c'est que ma mère m'a nommée en deuxième prénom « Anne » comme pour sceller sa promesse de transmission. Alors, pourvu de cet héritage, je l'ai beaucoup feuilleté, ce livre, avant de lire seule, de le faire mien, de me l'approprier définitivement, de faire d'Anne, mon modèle, ma sœur d'écriture.

Nous avons le même âge, un père, une mère, une sœur et nous étions tous juifs comme la famille Frank. Nous aurions

pu être poursuivis, chassés et tués pour les mêmes raisons, car nous étions simplement juifs, depuis des générations, sans avoir rien demander à personne, nous étions là, c'est tout.

Et un jour... plus rien, ombres et cendres. J'en avais froid dans le dos.

Comme elle, je m'enfermais dans ma chambre, volet fermé, et j'écrivais à la lampe de poche. J'ai compris que les mots écrits, à faible lumière, n'ont pas la même saveur, je le ressens encore aujourd'hui quand je me mets à ma table de travail, tard dans la nuit. J'essaie toujours de retrouver cette intimité que j'avais avec eux, celle de cette prime adolescence où le cœur se brise, souvent.

Après ça, plus envie de lire des livres d'aventures ou des histoires romanesques. J'avais l'amour du réel.

Je demandais, à mon libraire, des livres qui racontent des histoires vécues. Alors, il me proposa de lire *Pivoine* de Pearl Buck. Je suis, ainsi, entrée dans le roman historique, et, je suis devenue Pivoine, jeune esclave achetée par de riches négociants juifs, dans la Chine du XIX<sup>e</sup> siècle.

Anne, Pivoine et moi écrivions ensemble à la lumière de ma petite lampe de poche et nous pouvions raconter nos malheurs, et ce n'était pas si triste ...

Tu n'as pas de goût pour la navigation. Encore moins pour la pêche. Tu ne sais pas à quoi ressemble un marlin. Tu ne connais pas le Gulf Stream. Tu n'es pas un vieil homme. Tu n'es pas prête à épuiser tes dernières forces pour ramener un animal captif dans une pauvre barque. Tu n'aimes pas tuer les animaux. Tu ne peux pas te représenter une lutte acharnée de plusieurs jours, un duel à mort avec un poisson. Tu ne cherches pas l'héroïsme des combats épiques. Tu n'as rien à prouver à personne, tu ne vois pas comment un poisson peut devenir un adversaire puis un symbole de fierté. Tu t'agaces de l'acharnement de la fatalité sur des êtres sans défense. Et pourtant.

C'est l'histoire d'un vieil homme qui prend la mer pour prouver à ceux qui l'appellent « le malchanceux » qu'il est capable de faire une belle prise. Il s'acharne pendant plusieurs jours à affaiblir un poisson plus lourd que sa propre embarcation pour le ramener au port et le montrer aux autres. Il doit lutter contre les requins qui dévorent la bête attachée à l'arrière de son bateau. Il revient avec la tête et l'arête. Il est fier.

C'est l'histoire d'un homme pris dans une lutte absurde qui peut lui coûter la vie, qui blesse ses mains et son corps tout entier. Il appelle le poisson mon « frère ». Il n'a plus rien à boire plus rien à manger mais rien d'autre ne compte que la prise qu'il est en train de faire.

C'est l'histoire d'un homme qui s'acharne contre des forces obscures. Il refuse de renoncer.

C'est l'histoire d'un homme vulnérable.

C'est l'histoire des mots qui peuvent dire qui on est et dans l'exploration de l'altérité la plus radicale tombent juste.

C'est l'histoire des mots.

C'est l'histoire de qui on est.

C'est l'histoire d'être juste.

Et depuis la lutte continue.

*Lire et/ou écrire, quand la découverte précède la question.*

Il y a ce que je ne peux pas dire à voix haute. C'est quelque chose qui a besoin de silence, il lui faut un léger décalage entre la pensée et le mot posé. Le dire brûle, fait disparaître ce que je ne peux nommer. L'écrit reste là et me regarde. Les morts sont près de moi. Je les sens. Je les vois sourire — pas comme une image figée, comme une présence qui tient chaud. Quand je relis, quand je récris, ils lisent par-dessus mon épaule. Ils me tiennent à une exigence que je ne me donnerais pas seule.

J'ai grandi dans une maison où l'on ne lisait pas, où l'on écrivait peu. On ne disait pas non plus d'où l'on venait, ce n'était pas un secret calculé, c'était l'habitude du silence. Avec le temps, une faim nouvelle est apparue, celle de retrouver ce qui n'avait pas été dit, comme une filiation non transmise. Alors je fouille des registres poussiéreux scannés de travers, des noms, des dates, des rues qui n'existent peut-être plus, des villages qui ont changé de noms. Je n'ai pas de méthode. Je n'ai pas vraiment de sujet. Je me laisse porter par ce que je trouve, une signature hésitante, une profession notée au crayon, un enfant mort-né dont personne n'a gardé le prénom. Je tire un fil. Il casse. J'en trouve un autre. Ce n'est pas de la généalogie, c'est une enquête dont je ne connais pas encore l'objet. Peut-être que l'objet, c'est moi, peut-être que je remonte ces vies réduites à une ligne, parfois juste un mot (né le, marié le, décédé le) pour faire parler ceux que je

n'ai pas connus et comprendre par eux, ceux que j'ai connus. Les vivants éclairés par les morts. Le présent déchiffré par ce qui précède et qu'on n'a pas dit. Je reconstitue. J'invente. Je fais les deux à la fois, sans savoir où l'un finit et où l'autre commence. C'est peut-être exactement ça, écrire.

Dans ces recherches, l'enfance revient autrement ; sur le papier la voilà plus belle que vécue. Les mots réparent, réarrangent. On réécrit ce qui a eu lieu jusqu'à ce qu'on puisse le porter. Je ne trahis pas la mémoire de ceux qui ne sont plus ou qui sont partis, je la rends habitable.

Où est le lien entre les lectures passées et l'écriture présente ? Nulle envie de le découvrir, je me sens déjà pleine de tant de questions. L'une d'elle, où suis-je quand l'écriture surgit ? L'impression d'être ailleurs (là est tout le plaisir). Dans un endroit sans heure, sans corps pesant. Une absence qui est la présence plus entière. L'écriture comme impératif est venue tard (pas le geste d'écrire, car beaucoup de choses se vivent à l'intérieur), mais cette sensation que si je n'écris pas quelque chose se fige, se gâte, se perd. Quelque chose me dit qu'il faut écrire comme il faut respirer. Pas pour être publiée (je l'ai bien compris), mais pour ne pas étouffer. Cela peut être pour que les noms sur les registres aient une vie qui laisse trace, cela peut être à travers des personnages, cela peut être pour faire roman, peu importe la forme et l'outil, le stylo ou le clavier. Qu'il naisse un livre ou pas. Est-ce le plus important ? La démarche est encore informe, comme l'enquête elle-même. Comme moi dedans. Je me dis que l'essentiel, le vital, est de continuer. C'est tout. Et c'est assez pour aujourd'hui.

Il faut sans doute pousser le petit portail en bois qui mène à la maison rouge pour y trouver le désir d'écrire. La maison où je passais chaque année deux semaines avec ma grand-mère, mon arrière-grand-mère, ma grand-tante et ma petite sœur dans une ville de bord de mer. Une amie de ma grand-mère, Madelon, nous la prêtait les deux dernières semaines de juillet. Une toute petite maison au toit de briques rouges et la mer tout au bout de la rue, que l'on rejoignait après une dizaine de minutes de marche. C'est le premier lieu que je me souviens avoir écrit qui fit effet sur ses lecteurs — mon professeur de français et mes camarades de classe. C'était au collège, en quatrième ou en troisième, dans une rédaction faite en classe. Non seulement, ce texte avait agi sur ses lecteurs mais je me souviens l'avoir écrit avec un plaisir immense. Cet après-midi-là, dans une salle de classe, c'était déjà l'été et j'habitais, en écriture, la maison rouge. Depuis le réel et les mots de mes lectures, j'avais fait surgir, là sur le papier, la petite maison rouge. J'étais transportée. Je crois que le désir d'écriture est né davantage, dans la lecture, du plaisir immodéré des mots que du plaisir romanesque, que du désir de fiction. Mes lectures ont très vite été prolongées à l'adolescence par la tenue de répertoires de mots. Comme d'autres pouvaient tenir un herbier. Et ce texte que j'ai pris tant de plaisir à écrire, ce jour-là, dans une salle de classe très lumineuse, à bâtir grâce aux mots dont je m'étais nourrie au fil de mes lectures, au point de me *déplacer* — ce que j'ai sans cesse tenté de faire par la suite —, est né dans une petite maison bien réelle au

toit de briques rouges, avec dedans toute une filiation de femmes, et depuis, ça ne cesse de tisser ça, ce que j'écris.

Savoir lire, c'était accéder à un autre monde ; plus tard je le prendrai pour plus réel. *Je suis un petit garçon* annonçait la couverture. Il disait vrai. J'étais un petit garçon. Allongé sur l'herbe, je contemplais les sauterelles, les papillons. Ils étaient là, dessinées sur la feuille, autour des mots. Des phrases courtes, les mots au centre, des dessins pleine page. Ce père, c'était le mien qui installait un tourniquet d'eau pour que je me douche dessus. Qu'il ne ressemble pas à mon père, que je ne sois pas un garçon, cela ne comptait pas, n'aurait pu valoir pour objection. Les mots disaient vrai. Mots écrits, imprimés. Ils faisaient autorité, étaient vérité. Ce réel, le même que celui des rêves. Il confirmait les rêves comme réalité. Je volais dans les rêves, les animaux parlaient dans les livres. Tout y était possible, parce que c'était cela la réalité. Je me croyais seule, nous étions plusieurs, les êtres de mon imagination rencontraient ceux de papier. Qui n'étaient pas de papier. Le livre était leur monde secret. Ils agrandissaient le mien. Je lisais les contes de Grimm, d'Andersen, les vieilles dames étaient des sorcières ou des fées, les mots se transformaient en fleurs ou en crapauds. Les pauvresses devenaient princesses. Les êtres étaient doubles ; un autre monde existait. Fifi Brindacier portait son cheval à bout de bras. J'avais un singe, un cheval, une cabane en haut des arbres pour y lire, j'étais écolière et justicière, on me croyait Françoise, j'étais Fantômette. Un autre monde existait, secret, les gamines y étaient fortes, les écolières des détectives. Les livres parlaient de ce qui ne pouvait se partager, se dire, ce qui

cogne derrière les yeux fermés, les lèvres closes, les désirs, les angoisses. Un double du réel, non pas parce qu'il raconte des apparences mais ce qu'il y a dessous. L'invisible. Capitaine Printemps, on le croit homme ordinaire, il est le chef de la Résistance, le petit chose, simple pion pour les autres mais tant de mots, tant d'émotions, de souffrance et solitude. Le livre dit ça. Les mots disent ça. Ann Sullivan apprend à lire à Helen Keller. E-A-U. Un mot pour exprimer ces sensations, la fraîcheur sur la main, ce mouvement entre les doigts, ce qui s'échappe, mais se retrouve en ce lieu, E-A-U, P-U-I-T-S. Helen apprendra à parler, à lire. Elle écrira : *L'histoire d'Helen Keller*. La réalité est là. L'écrire pour la prouver, la faire advenir. Retrouver. Jalna, un été. Des livres reliés en simili cuir, vert, l'assurance que la lecture va durer. Mary Wakefield, Renny. Écrire une saga, le seul moyen d'exister, que les êtres existent. Pas ces fantômes qu'on croise dans la vie, ces artifices, ces êtres incomplets mais eux, dans leur mystère, leurs liens, leurs non-dits, leurs sentiments, diffus, contradictoires, leurs sensations fugaces.

Elles disaient toutes qu'elles ne l'aimaient pas. Si bien qu'il la relisait sans en parler dans la chambre haute aux volets éternellement fermée. Il s'allongeaient entre les raies de lumière d'été qui frappaient la terrasse sans produire le moindre bruit et quand bien même, il n'aurait rien entendu. Il prélevait toujours le même livre sur l'étagère qui entouraient le lit, il le portait sous ses narines puis il plongeait dans le vacarme insolent d'un texte mûr à point. Il le mangeait de l'ivoire de ses dents jeunes, il le mâchait après l'avoir refermé, longtemps sur sa langue. La barbe du monstre ne l'effrayait pas assez pour le faire renoncer à revenir sur le seuil des chambres avec le trousseau de clefs qu'il avait fini par connaître mieux que les pierres disjointes de l'escalier qu'il descendrait pour aller dîner. Il se tenait devant les portes comme devant une bibliothèque dans un silence que d'autres n'avaient pu supporter mais qui l'enivrait comme une eau de vie gardée en cave des siècles. La barbe bleue était un costume qu'un homme trop petit endossait pour effrayer les pauvres femmes qui renonçaient à avoir le même destin que leurs mères. Un avatar triste et fade, un mauvais accessoire sur lequel il tirait en tournant les pages pour parvenir à l'énigme des portes closes dont quelqu'uns gardaient les clefs et dont la posture veule consistait à effrayer alors qu'il s'agissait de chercher pour trouver ce qu'il y avait derrière, derrière un visage, derrière un souvenir, derrière un ravin ou un col fermé par des congères de neige ou des fûts d'arbres coupés. Le monstre de papier n'était qu'un leurre destiné à

effaroucher les multiples tentatives de se sauver, les piétiner de bottes crasseuses, les ensevelir sous des laves de bave brutale suintant d'une bouche à l'haleine méphitique. Et lui revenait ces questions qu'enfant déjà ils s'étaient posées et qu'il avait voulu écarter quand un soir il avait pris une ombre pour une menace. Barbe bleue n'était qu'une ombre, une ombre à l'épaisseur rapiécée par les milliards d'autres qui l'avaient précédé et qui avaient tenté de faire reculer d'un pas celles et ceux qui voulaient avancer, passer les arches et les seuils, mais ne l'avaient pas fait. Et combien étaient-ils encore à se laisser berner ? Il sut cela trop tôt pour ne plus être impressionné — non que les haches de guerre soient inoffensives car il savait combien de têtes avaient été coupées — mais il savait aussi que la mare de sang devait être enjambée par tous sans fléchir ni se signer — qu'il valait mieux tendre le cou que de le rentrer — pour se dresser, la colonne affirmée, devant les portes qui résistaient et plus encore celle derrière lesquelles le silence insistait. Que les portes s'ouvrent d'elles-mêmes ou qu'il faille en voler les clefs, il se préparait à en dépasser le seuil jusqu'à en oublier le monstre essoufflé à force de le poursuivre — monstre qui en oubliait à son tour dans sa tour sa pauvre épouse épouvantée. Il se jouait de lui et ainsi il apprenait quelque chose que les livres n'apprennent pas peut-être mais qui le libérait du carcan des chimères dans lesquelles il avait été éduqué. Et puis, il travaillait trop peu pour que soient excusés les vœux qu'il écrivait pour faire plaisir aux adultes qui l'entouraient. Les chambres, entrer dans les chambres du secret, dans le pli des livres tout comme, entrer dans les pays qui restaient cachés, dans les greniers et dans les caves qui s'enduisaient de salpêtre et de reliques, là où des oiseaux trouvaient refuge et

empuantaient de fientes, là où des femmes avaient succombé, des enfants morts-nés n'en finissaient pas d'agoniser, là encore où des fous étaient cloîtrés, des jeunes femmes emmurées vivantes, là même où des prières proférées n'avaient été entendues mais dont les murs, comme les pages des livres ne cessaient de ramener au centre, dans le puits de lumière des lucarnes aux vitres brisées.

Toutes les semaines. Pendant que sa mère va au Temple, elle sait qu'elle aura un espace/temps rien qu'à elle en train de les choisir. Elle a déjà compris que dans cette boutique-là précisément, pour le même prix qu'un seul exemplaire dans n'importe quel autre, elle pouvait en avoir au moins deux ou trois, pourvu qu'elle ne soit pas trop regardante sur l'état. Et elle ne l'était pas. Elle s'en foutait déjà, à cinq ans. Mieux même : ils lui allaient mieux d'occasion que neufs. Au moins, au moment de les toucher, elle ne s'en voudrait pas de les faire vieillir prématurément. Car de cela aussi, elle était consciente. Elle a toujours été plus consciente que les autres, avant les autres, de beaucoup de choses. Mais cette fois-là, était différente. Pourtant tout avait commencé comme d'habitude. Sa mère l'avait déposé à l'entrée de la bouquinerie puis s'était empressée dans le temple, chariot en roue libres. Pour une fois qu'il était là, elle allait pouvoir partager ce moment sacré avec Lui. Plus tard, vers la fin d'adolescence, quand elle viendra, tous les mercredis midi prétendant à sa mère aller à l'entraînement de basket, à ce même temple pour acheter la quantité exacte de liquide alcoolisé à base de houblon calculé au plus juste par toute la bande de pseudo-scientifiques s'auto-proclamant « Les Dal's » sans que jamais personne ne prit le soin d'expliquer d'où venait ce nom, elle n'aura absolument aucun souvenir de quelques illuminations cosmiques provenant de quelques achalandages. Tout juste se rendra-t-elle dans ce magasin comme dans n'importe quel autre. Cette semaine-là, donc, à son habitude, elle prend le temps de lire quelques

exemplaires choisis avant de choisir ceux qui auront la chance de revenir avec elle pour agrémenter sa collection, qui grandissait d'autant que la déception de sa mère. C'étaient surtout les histoires de l'Oncle qui l'intéressait. Celles de cette souris pseudo-gendarme lui semblaient si fades. Alors qu'avec l'Oncle, on voyageait, on partait parfois, quand la chance lui souriait jusqu'au Yukon ! Ce premier sou, gardé tout le long de sa vie, qui fera sa fortune ! Ca, c'est de l'histoire ! Ca, ça lui parle ! Et cet autre oncle ! le poisson ! Qui n'arrive jamais à rien ! et les trois neveux ! Comme elle aimerait tomber sur leurs guides des Castors Juniors, sûr qu'avec ça, elle réussirait à ...elle réussirait ! En attendant de trouver ce guide, elle se contente avec délectation des malheurs de l'un, des histoires épiques de l'autre, de ces vies qui lui font un écho si incroyable qu'elle ne l'entend pas encore. A la maison, les livres sont interdits. Il y en a, plein ! Mais ce n'est pas pour les enfants. Elle n'a droit qu'aux dictionnaires et aux encyclopédies. Elle les adore, elle les étale, joue à passer de définition en définition dès qu'elle ne comprend pas un mot jusqu'à perdre celui d'origine. C'est le meilleur jeu auquel elle n'ait jamais joué. Mais cette famille-là, elle lui parle tellement. Et eux, sourient toujours, quoi qu'il arrive, ça se termine toujours bien. Quoi qu'il arrive, ils s'en sortent à la fin. Quoi qu'il arrive.

Mais cette fois-là, est différente. Elle a eu le temps d'en lire au moins dix. Ce n'est pas normal. Elle reste debout devant la boutique, en attendant que sa mère vienne la chercher, le vendeur la regarde avec pitié, elle en a pourtant l'habitude, de ces regards, mais pas sur la durée. Là, ça dure bien une éternité ou deux. Et on en arrive au moment où le vendeur, qui la connaît bien, doit fermer. Et à aucun moment elle ne s'est demandé où était sa mère par inquiétude envers elle,

mais uniquement envers les exemplaires de Mickey Parade qu'elle avait soigneusement choisis il y a de cela au moins deux heures. Et même le temple ferme. Ses jambes tremblent. Elle ne peut pas desserrer ses mains, même quand le vendeur vient tenter de les lui reprendre. Le rideau est à moitié fermé, et sa mère court dans le couloir :

« excuse-moi, j'ai oublié... »

Elle paye, elle ne desserre pas les bras, ni les mâchoires d'ailleurs. Elle ne dit rien. Elle la suit comme on suit une gardienne de prison après vingt ans d'incarcération : avec l'envie omnipressante d'aller se renfermer dans sa cellule pour ne plus.

C'est en arrivant à la maison, une fois dans sa chambre, qu'elle desserrera enfin les bras pour laisser tomber les livres et ne jamais les ramasser.

Ivanovitch. Ivanovitch qui va plus vite que le vent. Illitch Ivanovitch, parfois nommé le bel Ivanohé, qui de son épée peut trancher le vent. Illitch Ivanovitch, le fils du tsar, dont les dorures calligraphient la page et ses cheveux longs qui toujours cachent son visage. Ivan. Ivan qui fuit le vent, Ivan qui confronte le vent, Ivan qui toujours s'arrête au bord de la falaise. Je ne me souvenais pas comme j'avais aimé Ivanovitch, le fils du tsar, qui va plus vite que le vent. Comme j'avais aimé Ivanovitch qui parcourt sept collines pour trouver un œuf dans lequel se trouve une aiguille d'or pour ouvrir la cage où sa belle est enfermée et comme l'enfant que j'étais croyait qu'un homme faisait ces choses-là — car évidemment j'étais la belle enfermée. Comme l'enfant que j'étais avait aimé Ivanovitch et comme la femme que je suis modèle ses contours d'enfant dans la glaise de mes mots. J'étais la belle Vassilissa et parfois, mais seulement la nuit, j'étais la sorcière. La sorcière dont les formules me fascinaient tant que je me demandais si j'avais le droit de les lire à voix haute. Les mots peuvent sortir de la bouche comme des perles ou comme des serpents, selon la couleur du cœur. Il m'arrivait (le souvenir est brumeux) d'écrire mes formules, en m'appliquant sur les lettres, des formules qui formaient une ronde, et qu'il fallait cacher au fond d'un tiroir pour qu'elles ne tombent pas dans des mains mal intentionnées. J'étais une enfant si tragique. Je piquai mes robes comme les gitanes, je tournais avec des jupes en velours comme les tziganes, je savais qu'un roi viendrait me chercher, je maudissais mes ennemis, je simulais la mort de

mes proches, j'attendais mon soldat, je parlais aux esprits dans les flaques. Je ne savais pas s'il fallait remettre de l'ordre dans le monde ou s'y jeter dramatiquement. Je pensais parfois pendant des heures à tous ces personnages et je me demandais si la fin de leur histoire me convenait. Je crois que je ne supportais pas vraiment que leur histoire ait une fin. C'était un deuil à chaque fois. Comment pouvaient-ils partir alors que je les avais tant aimés ? J'imaginai, en regardant le plafond, tout ce qu'ils auraient pu faire différemment, tout ce qu'ils auraient pu faire avant, tout ce qu'ils auraient pu faire après. Je leur écrivais des lettres. De ça, je me souviens. Tous ces personnages qui virevoltaient dans mon esprit, nous avions des choses à nous dire et je leur écrivais des lettres et ils me répondaient. Je les écrivais à l'ordinateur, je prenais une police différente pour chacun, je les imprimais, j'en brûlais le bord en cachette et je les mettais dans des enveloppes et je ne sais plus où je les rangeais. Surtout l'enfant à la flaque qui attendait que sa mère revienne enfin. Áa me brisait le cœur comme il pouvait l'attendre alors j'écrivais la lettre de sa mère. Je crois que de là est partie la première histoire. Nommons le Ivan.

Le club des cinq d'Enid Blyton, Alice Détective de Caroline Quine ses premières lectures d'enfance, la Bibliothèque Verte. La Rose, elle n'en a aucun souvenir. Et les lectures scolaires, évidemment. Elle se souvient des fourberies de Scapin. Elle était Scapin sur la scène et elle montrait ses mains et ses autres mains ? Lesquelles, les autres.

À quel moment a-t-elle pris du recul et cherché pourquoi ce livre lui plaisait et celui-là non ? Peut-être, le jour où elle a compris que la description des vêtements d'Alice détective, qui en changeait souvent, n'avaient aucun intérêt dans la progression de l'enquête. Ce fut une révélation : Alice changeait de tenue pour masquer des intrigues souvent identiques. Exit la bibliothèque verte.

Ensuite ? Des souvenirs vagues. Les voyages extraordinaires de Jules Verne avec la reliure rouge et la couverture à dominante d'or voulue par Hetzel. Elle se souvient de ses larmes versées à la mort de Rikki Tikki Tavi, les déboires de Mowgli l'avaient moins impressionné.

Dans sa mémoire elle se voit presque toujours avec un livre entre les mains, elle lisait donc souvent et beaucoup. Mais les gros livres l'intimidaient. *Notre-Dame de Paris*, *Les Misérables* : elle ne les a lu que beaucoup plus tard. La quantité infinie de page, la taille des caractères, tout cela la rebutait. Plus tard, dans les rayons de la bibliothèque, elle traquait les couvertures argent des publications *Ailleurs et Demain* ou directement la collection *Présence du futur*.

Son deuxième prénom à l'état-civil étant Alice, le personnage d'Alice dans *Alice au pays des merveilles* de Lewis Carroll a constitué une sorte d'amorce. À moins que ce n'aient été les illustrations psychédéliques de l'édition Des Femmes. Il faut dire qu'Alice était une enfant des années 1970 et que tout l'imaginaire des drogues hallucinogènes, les couleurs arc-en-ciel, les courbes ondulantes, imprégnait alors les objets du quotidien : les cahiers, les classeurs, les affiches. Même chez nous, il y avait un canapé Togo orange posé sur une moquette vert pomme. L'identification ne se faisait pourtant pas vraiment avec l'Alice du livre. Elle était représentée chez Disney avec un serre-tête, des cheveux blonds et une robe bleue à jupe corolle. Rien qui me ressemble. J'avais les cheveux châtons coupés court, je portais des jeans et des Stan Smith. Ce qui attirait Alice, c'était le Lapin Blanc, toujours en retard. Son petit frère ne manquait jamais de s'en moquer. Il répétait d'une voix suraiguë : « Je suis pressé, je suis pressé ! » Alice se reconnaissait dans cette impression permanente de devoir courir après sa vie. Il y avait aussi cette manière de parler. Les jeux de mots, les glissements de sens, le sentiment que les phrases contenaient davantage que ce qu'elles semblaient dire. Qu'entre les mots écrits et ceux qui ne l'étaient pas existait un espace inconnu, hors champ. Avec le recul, je pense que l'identification ne passait presque jamais par les personnages eux-mêmes, mais par les situations qu'ils traversaient. Je ne m'identifiais ni à une

petite fille anglaise ni à un lapin. Je m'identifiais à la sensation du retard.

La preuve en est qu'Alice se souciait peu des animaux. Elle n'avait guère aimé *Dialogues de bêtes* de Colette, malgré les couvertures colorées de la collection Mille Soleils. Pas davantage *L'Âne Culotte* de Bosco, qu'elle avait franchement détesté. La présence d'animaux ne suffisait pas. La deuxième grande identification fut celle de l'enquête et de l'île. Elle adora Jim Hawkins dans *L'Île au trésor*. Ou plutôt la curiosité qui le pousse. Cette curiosité lui souffla un jour de faire croire à une camarade qu'un trésor était enfoui sous les haies de troène de la résidence du Point-du-Jour, à Boulogne-Billancourt. J'allais jusqu'à dessiner des cartes sur du papier quadrillé et à les brunir au-dessus d'une flamme pour leur donner l'apparence du vieux papier. Le plus étonnant est que cela marchait.

Plus tard vint Cathy, dans *Les Hauts de Hurlevent*. Le dérèglement émotionnel du personnage m'était étranger. Je ne reconnaissais rien de moi dans ces passions qui emportaient tout. Pourtant, je continuais à lire. Non parce que je me retrouvais dans Cathy, mais parce que le livre me donnait accès à une expérience que je ne connaissais pas. Une façon d'être au monde qui m'était inaccessible et qui, précisément pour cette raison, me fascinait.

Enfant, je rabâche à mes parents « Je m’ennuie ». La réponse est toujours la même « Prends un livre. ». L’appartement en est rempli, Balzac, Chateaubriand, Faulkner et tous les autres. Mais pour un enfant, ça n’a pas grand intérêt. Pourtant j’apprends à lire, tôt, enfin plus tôt que les autres. Je n’en comprends pas plus les romans que l’on me met entre les mains. Mon père insiste pour que je m’initie au plus tôt à la grande littérature, mais, presque en cachette, ma mère me lit le soir les *J’aime lire* que mon grand-père m’achète chaque dimanche. J’en garde peu de souvenirs, si ce n’est que blottie contre ma mère, je mets mes doigts d’enfant au-dessus de sa bouche pour sentir sa respiration et le mouvement de ses lèvres. Je sais lire et pourtant je préfère de loin entendre la voix de ma mère, la manière dont elle ponctue les phrases, dont elle met le ton. Je déteste par contre quand elle donne des voix aux personnages.

Puis, il est temps de lire seule. Pour mon anniversaire, quelqu’un, je ne sais plus qui, m’offre *James et la grosse pêche* de Roald Dahl. Cela marque le début d’un rapport obsessionnel à la littérature qui me suit aujourd’hui encore. Je veux tout lire de cet auteur, m’imprégner de son univers. Cette manie est restée, ainsi ma culture littéraire est faite de lacunes et d’auteurs dont j’ai lu l’intégralité de l’œuvre. Elle commence avec Roald Dahl.

La plupart du temps je lis seule, mais parfois c’est mon frère qui parcourt les pages et énonce phrase par phrase, d’une voix assez forte pour couvrir les cris de nos parents,

les lignes qui forment ces récits. Il finit par se lasser de lire encore et encore les mêmes histoires, lui qui a onze ans de plus que moi et pour qui la littérature enfantine est bien loin, s'il y a même déjà eu accès, mon père affirmant qu'il lui lisait les présocratiques à quatre ans.

Des romans de Rold Dahl, celui que je préfère, c'est *Matilda*, la similarité entre nos prénoms y est pour quelque chose, mais je suis surtout fascinée par ce personnage. Son intelligence, ses pouvoirs. Je ne suis pas une enfant maltraitée, du moins pas comme Matilda, mais mon quotidien est ponctué de cris et d'insultes. Je ne suis pas torturée par la directrice, mais j'ai peur de la maîtresse, j'ai peur de mes camarades. En fait, j'ai un peu peur de tout.

Non, je ne suis pas comme Matilda. Je ne cache pas un perroquet dans la cheminée du salon, je n'enduis pas le chapeau de mon père, qui en porte pourtant, de superglue, je ne me venge pas. Je me cache. Je me cache dans les livres, ceux de Rold Dahl, mais aussi les contes d'Oscar Wilde, *Le prince heureux*, *L'ami dévoué*, *Le rossignol et la rose...*

Aux contes de fées et leurs fins heureuses, je préfère les histoires dramatiques, celles des enfants maltraités, des vies sacrifiées. Pourtant, le premier écrit dont j'ai trace est le suivant :

« *Pour maman chérie je t'aime rocou maman chéri que  
J'aime plus que tout*

*Pôèmes*

*Les oiseaux vol dans mon jardin car jeu lèce du pain de  
mon sandwiche »*

Cette fois-ci, c'est bon, c'est parti. Le dos qui s'enfoncé légèrement dans le siège. L'accélération, chaque fois que les roues du train font un tour. L'excitation du voyage qui ne démord pas.

En face de lui, une famille britannique et un enfant lit *Beano*, magazine britannique à la couverture aux couleurs criardes, à l'humour écoeurant et aux personnages célèbres. Son cousin lui revient à l'esprit, ou plutôt la voix de sa tante donnant une pile de magazine à sa mère expliquant qu'Edouard en avait de trop puis en le regardant : "Tu vas devenir un mauvais garçon maintenant!" puis se tournant vers sa mère : "Ils adorent ça ici". Ce petit garçon, assis dans le train, est-il un mauvais garçon? Il ne le semble pas, assis à lire son magazine. *Minnie the Minx, The Bash Street Kids, Roger the Dodger, Billy Whizz, Lord Snooty and His Pals, Ivy the Terrible, General Jumbo, Jonah et Biffo the Bear...* et sur la couverture, comme d'habitude, Dennis The Menace, un adolescent teigneux accompagné d'un chien plus impulsif mais moins intelligent que son maître. Les figures d'autorité qu'étaient les enseignants, le directeur de l'école, la police, les parents étaient directement ciblées. Ils n'interviennent pas à la suite d'un événement pour rétablir l'ordre. L'histoire commence avec Dennis les visant. Cela impliquait des liquides puants, des matières collantes et des chutes, des lancers d'armes blanches et des courses-poursuite, des retournements de situations que sa mémoire lui rappelait mais pour lesquels il n'aurait pas pu donner d'exemple.

On était loin de l'expérience de l'aventure et du dépassement de soi des romans jeunesse d'Odile Weulersse. Mais ajoutons à cela Titeuf, Kid Paddle, la série Chair de Poule... Tout cela semblait lui encore éducatif comparé à la stupidité et la subversivité de Beano.

En 2016, aux Etats-Unis la possible élection de Trump avait été l'occasion d'un mouvement ressemblant à une bataille culturelle entre les libéraux et l'extrême-droite. Les jeunes de 4chan, 8chan lancent le slogan "the left can't meme" et s'approprièrent des images de même. Leur plus grosse victoire étant Pépé, petite grenouille sur un vélo, qui devint l'avatar de l'extrême-droite crâneuse.

En France, des internautes principalement anarchistes se mirent à produire eux aussi de ces petites images et de ces petits textes... Alliant écriture, sens de l'absurde et insolence, il s'était lancé avec deux inconnus à publier sur une page nommée "Schlaguistan", puis il voulait écrire plus et avait ouvert une autre page, "Mêmes extra-verbeux pour cognitariat précarisé" puis une seconde page "Extension du domaine de la flûte — édition pour la jeunesse Pipo Science Po"... Soudain il passait ses soirées à lire de la théorie politique, les journaux et à faire des mêmes.

Il avait commencé à lister les noms de tous les autres inspirés entre 2016 et 2018...

(Le train accélère continuellement)

Que lisaient les "anarcho-saiyanistes", "la post-Gauche" ou les "tankies goulagistes" ?

Que lisaient les “milléniaux pour la révolution”, les “schlaguistiens”, les “anti-réacs”, les “primitivistes anti-civilisationnels”, les “anarcho-féministes”, les “autonomistes communistes” ou les progressistes ?

Que lisaient les “anarchoclawns” et les “anarchipsters”, les “surréalistes au service de la Révolution” ou les “anti-étatiques”, les “anti-conspis”, les sectariens de la post-rareté, les socio-écologistes, les anars noir-noir, les Infographistes de l’Education Politique, le Comité Illisible, les Sauvageons, les internationalistes radicaux ?

Que lisaient l’Action anti-Tankie, les Eboueurs du Labeur Émotionnel, les Socialistes Pro-Armement, les Staliniens Tenaces, les Biatches Basiques de la Révolution, les partisans de l’Action Directe, les Start-Uppers Autonomistes, les Bolchevistes Paléo-futuristes ?

Que lisaient les Infographistes Collectivistes, la gauche profonde, le Club des Esthètes Socialistes, les Techno-Léninistes Accélérationnistes, le Peuple Anarchiste de Couleur, les Futuristes Cosmo-Socialistes, les marxo-libertariens, les Automatistes Gays du Cosmo-Socialisme Deluxe, les anarcho-thanato-ethnographes, les Trolls anti-Droitistes, les Post-Administrateurs Foucaldiens, le Polit-Bureau de l’Agit-Pro Laborwave, les Sécateurs Féministes, les Futuristes Solarpunks Post-hiérarchique, les Anarcho-Normies ?

Si pas Beano, que lisaient-ils ?

(Le TGV accélère encore. Il le sent dans son corps. Le haut du cou touche désormais le repose-tête, la paume des mains embrasse les accoudoirs.)

Que lisaient les Anti-Fascistes Juifs, les dialecticiens du Cannibalisme Anti-spécistes, les Communistes Intersectionnel-le-s, les Guérilleros Féministes, les Anti-bourgeois, le Front Proletarien Mao-Guévaristes, les Ésotériques de la Révolutionnaire française, les Éducateurs Révolutionnaires, les Promoteurs de l'auto-défense, les Enseignants Radicaux, les Rêveurs Systématiciens Mondialistes, les Straight-Edges Anti-Alcool, les Communistes Yacht Deluxe, les Chomskyens Anarcho-syndicalistes Décentralisateurs, les Humanistes Misanthropes, les Multiculturalistes, les Historiens Ouvriers, les Socialistes Asociaux, les Partisans Bunkeristes de l'Antirévisionnisme et les Anti-Spécistes Shlags ?

Que lisaient-ils ? Que lisaient-ils ?

(Le train a atteint sa vitesse de croisière. Les paysages passent à une vitesse qui empêche toute attention aux détails. Buissons, arbres, champs, arbres route, maisons, corps de ferme, arbres, champs, buissons, fermes, buissons, entrepôts, buissons, pont, buissons, route, arbres...)

Que lisaient les Monstrueux Métaphysiciens, les Zutilitariens, les productivistes marxistes, les Anti-Spectaculistes, les Bookchiniens du Communalisme-Libertaire, les Ego-communistes, les Anarcho-Psychédélistes, les Rebelles de la Performance, les

Practiciens-Théoriques, les Béta-Théoriciens de la Théorie Critique, les Accélérationistes Zoom Zoom de l'Anglosphère, les Cheminots éthiciens, les bouddhistes occidentaux, les Esotériques de l'Est, les Taoïstes Branchés, les Mystiques Bouddho-Chrétiens, les Chrétiens de la Gauche Spirituelle, les Adolescents Orientés Transports en Commun, les Environnementaux, les urbanistes Brutalistes, les Minions Post-Lacaniens, les Pédagogues du Cercle Culturel Freirien, les Asexués, les Aromantiques, les Gauchistes Soumis Pro-Sexe, le Ministère de la Propagande Bisexuelle, les Gailormoons, les Chiens Gays Contre le Terrorisme ou encore les Délectables Hautains ?

(Le wagon s'obscurcit soudain en traversant un tunnel. Il est long et traversé à pleine vitesse — la pénombre poussée du bout des doigts par les seuls plafonniers.)

Et que lisaient les Matérialistes Immanents, les Chasseurs de Fantômes Stirnériens, les Jeunes Nihilistes Nietzscheens, les Non-Dualistes, les HyperKantiens, les Delleuzo-Guattarien sous l'acronyme de Dolce et Gabbana, les RhIzOtEeNs de la DiFfErAnCe, les Hipsters Hégéliens, les Schopenhaueriens, les Laruelliens de la Non-Philosophie, les accélérationistes débordiens, les Clébards Dialecticiens, les Continentaux Anti-mathématiques, les foucaldiens du Réseau International des Fleuristes, les Lacaniens de la J O U I S S A N C E, les Transgressifs Apocalyptiques, le Club des Gaiagurlz, les Viennois du Cercle, les Indiscernables Badiouiens, les Analystes Analytiques, les Sociologues Dépressifs, les Kantiens-sadiques, les Multisérialistes, les Intertextualistes, les Schizoanalystes Landiens de la Néo-Chine, les Linguistes du

Premier Wittgenstein, les Structus? Que lisaient les Structus?

Sortie de tunnel. Le soleil éclaire tout le train — éblouissant Xavier déjà absorbé par la sensation de vitesse.

*Chapitre 1*

Elle a toujours un livre à portée de main. Elle trouve toujours du temps pour lire. Et elle trouve toujours un petit coin caché dans l'appartement pour ne pas être dérangée. Elle a une toute petite collection qui lui appartient et qu'elle passera à sa sœur plus tard. Else Ury, et les dix tomes de « Nesthäkchen » où elle suit les aventures de Lotte, petite fille, au moins jusqu'au tome cinq, où elle apprend la géographie de Berlin, l'histoire de l'Allemagne et la déclaration de guerre en 1939, et l'évolution psychologique d'une jeune fille un peu rebelle, le tout écrit encore en lettres gothiques aux cursives savantes. Emil Kästner et ses nombreux romans pour enfants et plus tard pour adultes, dans un style berlinois enlevé et humoristique, comme *Emil und die Detektive* où les aventures sont vécues par les garçons et les filles en toute égalité. Ensuite le genre est plus corsé. D'un côté les romans policiers d'Agatha Christie au suspense savamment distillé, de l'autre les romans d'aventures de Karl May qui l'emmènent dans le désert d'Arabie, dans les paysages sauvages des Balkans, et plus tard en Amérique au côté de Winnetou. Leçons de géographie inoubliable. Et incitation à écrire un roman policier qui se déroulait dans les dunes du Sahara...

*Chapitre 2*

Éveil à la littérature allemande avec les nouvelles de Theodor Storm, récits mélancoliques ancrés dans les pays du nord avec une mer grise, une ville grise et des nuages

gris. De la poésie aussi, plus passionnée. Ses contemporains, Conrad Ferdinand Mayer, Eichendorff, Adalbert Stifter, tournés vers la nature, aux récits poétiques, et c'était le moment de s'essayer en poésie, premières amourettes, premiers feux follets et premiers billets doux...

### *Chapitre 3*

Changement de programme, de pays, de langue et de vie. Découverte d'une autre bibliothèque, Camus, Giono, Saint-Exupéry, la Provence, la philosophie, l'aviation, et pas le temps pour écrire, en dehors des lettres familiales et des rapports de travail...

### *Chapitre 4*

Enfin le temps pour s'occuper de soi. Pour échanger des livres avec des amies. Pour fréquenter des ateliers de création, d'écriture. Pour découvrir des auteurs inconnus ou méconnus. Pour s'essayer dans des récits, des nouvelles, des poèmes, encore et encore...

Il y avait les livres de l'été dans la maison des Vosges, la collection bibliothèque verte des cousins, le Club des Cinq, c'était toujours les mêmes histoires où le héros était un garçon qui résolvait des énigmes, les autres suivaient, je ne sais même pas s'il y avait des filles dans le tas, Catherine détestait ce garçon prétentieux en short. La Bibliothèque Rose c'était pire, l'ennui conventionnel suintait à chaque page, et la petite Catherine qui aurait aimé être un garçon méprisait cette littérature cartonnée de vert et de rose. Les AGADA Christie de la grand-mère, tache jaune d'or lus et aussitôt jetés, entassés au ras du sol, finissaient leur vie sans jamais être ouverts par quiconque et miss Marple pouvait ronfler tranquille dans la salle de billard aux bibelots poussiéreux Les adultes n'y entraient jamais. Et nous lisions à plat ventre sur le parquet, la tête dans les mains et les pieds au plafond entre deux parties de Monopoly.

Et il y avait les livres d'hiver, Catherine aimait les contes de Grimm, lus, relus, rererelus inlassablement chez elle dans le couloir du petit appartement. Les héroïnes étaient des filles, princesses ou gardeuses d'oie, des filles vertueuses ou indignes, victimes de violence, d'inceste et d'injustice, faibles, menacées par des dragons, des sorcières, des marâtres, des loups, des chasseurs, des ogres, des ogresses, des bandits.

Elles étaient enfermées dans des forêts ou des donjons inaccessibles, transformées en pierre, en fleur, en biche, en serpent, en oiseau. Elles pleuraient des perles ou des serpents, embrassaient des vaches et des crapauds

délivraient le monde par leur beauté et leur dévotion Les pères étaient stupides et interprétaient de travers les oracles et les sorts, de telle sorte que la situation s'aggravait inexorablement, les mères étaient absentes, se taisaient ou étaient mortes, jusqu'à ce que, un jour, par hasard, de jeunes hommes, princes, savetier ou simple meunier viennent les arracher à leur triste sort. Ils se mariaient et avaient beaucoup d'enfants dans de somptueux châteaux. Alors pourquoi est-ce que c'était la fin de l'histoire? Catherine essayait de les imaginer —que faisaient ils après? Dans les couloirs glacés des châteaux? J'entendais le froufrou de leurs robes, je voyais l'éclat de la lune à travers les croisées, l'ombre des arbres qui s'étendait dans le parc, au loin le galop d'un cheval gris, le hululement d'une chouette, trois coups donnés sur une porte, le vent qui s'engouffre, la neige qui tombe, le sang qui perle.

Rose se demande souvent d'où viennent ses personnages — des êtres réels ou imaginaires ? Des créatures fantômes aux multiples JE cachés ? Et si leurs existences pouvaient s'incarner sur une page de livre ? Et, s'il y avait trace de Rose quelque part ?

Survient parfois chez Rose des échappées, des glissements de petite enfance difficiles à saisir tant il sont fuyants et d'un autre temps : celui du refus de sa mère de terminer le soir un *OUI OUI* — « NON Rose, c'est l'heure de dormir » — elle rallumait bien sûr sa lampe sous sa couverture dès son départ ; celui où courageuse et toujours haletante, elle bravait interdits et peurs en galopant avec *Crin Blanc* cheveux au vent, et en rebondissant avec Fantômette de livre en livre de la bibliothèque verte — « Rose, tiens-moi la main et sautons ! » ; celui-là encore, où fière bien que tremblante, elle recevait un billet d'honneur et en prime un livre — sur la couverture — biche, prairie, feuilles croquantes — un monde-printemps si loin du sien.

De saut en saut, Rose, ado — se dépassait malgré les fonds obscurs de ses cauchemars — « Rose au tableau. On vous écoute » : elle commençait la gorge serrée — *Rue de Seine dix heures et demie, le soir* — titubait, avait envie de mourir, se noyait derrière sa petite voix fluette coincée dans son cou, mais entendait en sourdine le souffle immense de son galop sur le sable fin.

De saut en saut, Rose — est sortie de la tour d'ivoire familiale. A table on lui interdisait les gros mots — je veux dire — les mots trop savants qui la rangeaient dans la case

d'intello dédaigneuse. On l'exigeait douce et gentille fille, ni gesticulatrice, ni braillarde, encore moins lectrice. Alors, les mots de ses livres, serrés dans son cartable ou posés à la place désignée sur son bureau, elle les ânonnait tout bas.

De saut en saut, Rose — a bravé la grammaire et l'orthographe du français, langue ni tout à fait maternelle, et pas davantage paternelle, s'est noyée dans le chaos bégayant du palimpseste de ses langues en extinction : le yiddisch de la grand-mère polonaise partie en déportation ; l'arabe du pater orphelin, juif élevé dans une Tunisie colonialiste ; et, l'hébreu d'immigration gardée jalousement par-père-et-mère comme la langue d'amour.

De saut en saut, Rose — en classe s'est réchauffée aux brûlures poétiques de Charles B. et de Guillaume. A, aux souffles des tragiques grecs ; elle s'est penchée sur les gouffres des questions de Pascal, Montaigne et Montesquieu ; s'est étonnée des trances de Julien Sorel, a ri des ruses de *Figaro*, a vibré aux amours coupables de *Phèdre*, de *La princesse de Clèves*, de *Thérèse Raquin*, et de *Mélibée*, qui dans la *Celestine* pleure son bien aimé Calixte tombé de l'échelle et qui décide en toute hâte de s'élancer depuis la plus haute terrasse pour « mourir vite et sans retard ».

De saut en saut, Rose — a surmonté, le vide du *Desert des Tartares* — « Un jour ou l'autre... » « derrière la brume du Nord » ..., — et cette impasse du langage — « Qu'y a-t-il ? » — « Rien ! » ; de toutes ses forces, malgré le *Ravage* apocalyptique de Barjavel, elle s'est accrochée au — « rocher vert de vase » alors que « l'eau se précipitait comme une furie vers une chute proche dont ils entendaient le bruit de tonnerre » — ; elle s'est réveillée en pleine nuit sur la *Durande* avec des *Travailleurs de la mer* ; a échoué

découragée à Speranza précédée de Robinson, et forte de son apprentissage de la marche sur les mains avec Vendredi, elle a su résister à la rhinocérinite de Ionesco et au — « Réfléchissez, réfléchissez, vous êtes sur terre, c'est sans remède » — de Beckett.

Voilà, saut après saut, Rose — toujours par monts et par vaux sur l'atlas insensé de la littérature, s'accorde aujourd'hui, de rire et de jurer avec opulence comme *Pantagruel*, ose quelques lazzis sans pour autant être experte de la commedia Del Arte, côtoie toujours les inépuisables et vénérables Queneau et Perec, — et tous les autres — et tous les autres — dans le désordre absolu, passe d'Annie Ernaux à Laura Vasquez, de Marguerite Duras à Joël Pommerat.

Jusqu'à *La nausée*, Rose se répète que « Chaque Homme est, ce qu'il fait de ce qu'on a fait de lui » et se murmure ces vers de Rainer-Maria Rilke...

Car trace ineffable il y a, de son prénom quelque part...

## LES ROSES

### XVIII

*C'est toi qui prépares en toi  
Plus que toi, ton ultime essence.  
Ce qui sort de toi, ce troublant émoi,  
c'est ta danse.*

*Chaque pétale consent  
et fait dans le vent  
quelques pas odorants*

*invisibles.*

*O musique des yeux,  
tout entourée d'eux,  
tu deviens au milieu  
intangibile....*

*Poèmes français  
Paul Hartmann, éditeur*

L'érudition de Médéric Moreau de Saint Mery a tout embrassé. L'histoire, le droit la géographie, l'agriculture... jusqu'aux danses de la bonne société et celles des nègres en passant par les jeux de cartes. Dans le *Mongtgomery Advertiser* l'un des journaux les plus influents de l'État de l'Alabama fondé en 1829 sous le nom de *Planter's Gazette* un article datant de 1915 cite ses mémoires préservés dans les archives du ministère des colonies à Paris et récemment publiés. « Toutes les femmes américaines mariées ou célibataires aiment danser. Elles dansent entre 8 h et 11 h le matin ou le soir au coucher du soleil jusqu'à très tard dans la nuit. » Nous voulons raconter une guerre sans nom et dont nous n'avons que l'intuition et nous trouvons dans l'océan des archives avec des procès pour châtiments excessifs des colons envers leurs nègres, le récit de la bonne société américaine vue par l'Érudit. Comme s'il fallait pour que cela devienne vrai qu'il dise que la danse était tout aussi populaire dans les campagnes que dans les villes et qu'il donne l'exemple de ce qu'il appelle une Frolic de melons une fête où des voisins se réunissaient pour danser et manger des pastèques. Cette célébration avait lieu chaque année en août à la Red Lion Tavern à l'extérieur de Philadelphie où il était en exil. Nous voulons raconter une guerre sans nom dont nous serions les fantassins, le premier bataillon mort et enterré qui ne savait même pas qu'on l'envoyait à la guerre et qui d'ailleurs ne s'est pas battu. Est-ce que c'était se battre que de subir le fouet? Se battre que d'être bâillonné ? Se battre que de pourrir au

cachot? Se battre que de partir marron dans les grands bois? Nous aussi nous avons dansé. Nous en avons la trace dans les archives grâce à l'Érudit. « Les danseurs et les danseuses se remplacent sans cesse, et les nègres s'y enivrent d'un tel plaisir, qu'il faut toujours les contraindre à finir cette espèce de bal nommés kalendas qui ont lieu en plein champ dans un terrain uni, afin que le mouvement des pieds ne puisse y rencontrer aucun obstacle. » L'Érudit joue au whist sur une table en bois sombre à la lumière d'une lanterne dans une maison à colonnes sur la Route de New-York et nous sommes plus que jamais dans une guerre que nous n'avons pas commencé mais que nous apprenons à nommer.

Je me souviens de l'inquiétude où me mettait l'illustration du jeune garçon suçant son pouce poursuivi par des ciseaux démesurés, l'enfant distrait qui tombait du quai, les chats pleurant leur petite maîtresse dont il ne restait qu'un tas de cendre, je ne savais pas que ce livre allait être mis à l'index, je me rappelle d'un été passé à lire les contes et légendes de Grèce dans une collection aux illustrations semblables aux vases grecs, en noir et ocre, version enfantine de l'Iliade et l'Odyssée et j'étais sous l'arbre avec Paris en me demandant à qui attribuer la pomme, comment reconnaître une déesse et regardant mon chien avec les yeux d'Ulysse touchant le rivage d'Ithaque, je me rappelle avoir été Hellen Keller, qui accumulait les drames sur son existence, sourde, muette, aveugle mais qui progressivement grâce à l'invention du braille, voyait le monde s'ouvrir à elle à force de ténacité et de courage, j'ai été les saintes et les martyres au milieu des lions dans les arènes devant des Romains gras, pouce en bas, tout en me sentant pas bien sûr, de mon courage, j'ai été la petite fille aux allumettes, j'ai lavé la petite clé couverte de sang fébrilement pour remettre le trousseau bien à sa place, j'ai essayé d'oublier ce que j'avais vu derrière la dernière porte du château, j'ai tricoté des feuilles d'orties pour sauver mes sept frères en me faisant accuser de sorcière, j'ai été la fille du meunier qui devait transformer la paille en or, et promis son premier-né à un gnome méchant. Je suis passée par la fenêtre et j'ai pris la route avec Huckelberry Finn et descendu le fleuve, dormi sur le rivage et traîné dans la fête foraine et d'un bond, je suis passé au-

dessus du club des cinq ou j'étais Claude l'intrépide, Fantômette plutôt que ficelle, et d'un bon, après avoir buté sur l'Aiguille creuse, tremblée dans l'île aux Trente cercueils, sans transition je suis devenu russe, étendu sur un champ de bataille et je regarde les nuages dans le silence.

Le gamin a depuis toujours l'impression de flotter perdu dans le pays des autres — (Il a du mal à s'habiter.) C'est ce qu'on dira plus tard en parlant de lui mais lui — le gamin — (quand on voit son état on préfère cette fois le laisser rentrer chez-lui, tant pis) et bien oui ce gamin-là — évidemment qu'il ne sait pas encore que c'est une question vraie cette histoire de s'habiter — comprenez que ça reste brouillé par lui. Ce qui reste brouillé est important. C'est même le plus important. C'est comme les tourbillons qui se jettent sur la feuille avant l'écrire ou le dessiner, c'est de la rage ou de la force du corps qui coule direct dans le papier et va le marbrer, comme ce qui reste du visage après le pleurer-hurler, quand on lui dit de se taire à la fin ! Il n'y a pas que toi ici, tu déranges tout le monde — et la femme en blanc ferme la porte de la chambre pendant que lui continue de crier. Si vous lui aviez demandé ces jours-là, en prenant la voix de l'intérêt, ou du souci, constatant une forme d'embarras — un manque d'entrain — une détresse — une stupidité de gamin — bref — il n'aurait pas su dire ce qui est brouillé de ce qui ne l'est pas, il n'aurait pas su dire ce qui fait la différence, pas su l'exprimer, c'est au-delà ou en-deçà du manque de vocabulaire — c'est davantage dans la peau si vous voulez. Supposons que les mots servent un peu à ça (ceux-qui sont dits et tous ceux qui sont accrochés dans les livres) supposons qu'ils s'envolent quand la cage s'ouvre, poussent dans la tête, ouvrent des territoires et des espaces: ça serait un peu comme se faire une peau avec tout ce qu'on se met dedans et qui aide à s'habiter. Mais le gamin

n'a vraiment aucune idée qu'il faut des mots pour se fabriquer la peau — ne sait pas trop ce que c'est qu'une peau de mots. Il en a entendu pourtant des mots. Il en a vu d'autres brillants dans les reliures en faux cuir — ne sait pas ce que ça vaut ces coffres de mots au garde à vous, alignés derrière les vitres, dressés contre la poussière et malgré les traces de doigt. Le gamin a bien vu le décor des mots tous à l'abri bien rangés derrière leurs grilles dorées, a vu le brillant que ça fait et l'admiration qui tourne autour. Le gamin a vu la révérence tourner des pages lentes et silencieuses, a vu comment on s'approche des mots avec le respect qui leur est dû. Le gamin ne sait pas encore s'habiter.